

**EXPOSÉ DE SOUTENANCE DE THÈSE**  
**14 décembre 2007, Faculté des Lettres, Université du Maine.**

DOMAINE D'ETUDE

Avant de brosser les étapes principales et significatives de cette recherche, qui explique le résultat final, le texte qui a été soumis aux membres du jury, et ses articulations, avant de souligner les points forts et les apports innovants, selon moi, de ce travail, je qualifierai rapidement les objectifs, la nature de la démarche, les ressources documentaires, et le cadre chronologique et géographique considéré.

Les objectifs de ce projet, dans sa version aboutie, ont consisté, à partir des sources de l'agronomie romaine, à identifier, à évaluer et à comprendre les contraintes naturelles et sociales, et les principes normatifs, qui ont pesé ou qui ont compté, de façon évolutive, dans la détermination d'un certain modèle d'organisation, de gestion et de contrôle du domaine rural à l'époque romaine, modèle qui lui-même n'est pas intangible. Et, dans ce cadre, la réflexion est centrée sur les modalités de représentation, dans les documents étudiés, de l'espace et des paysages des *fundi*.

NATURE DE LA DÉMARCHE

Dans la perspective indiquée, il s'agissait d'identifier et de valoriser l'apport spécifique de ces écrits, à la fois en tant qu'ensemble documentaire cohérent et, également, en tenant compte de la singularité de chaque traité du point de vue de la forme comme du contenu, et aussi des personnalités singulières des agronomes, considérés dans le contexte historique plus large, et dans leur milieu social et intellectuel. Comme je l'ai précisé dans l'introduction de la thèse, la perspective que j'ai suivie n'est pas principalement descriptive –, elle l'est aussi, puisque ces textes ont une importante composante technique et sont fondés nécessairement sur l'observation des réalités du monde rural à l'époque romaine. Du reste, j'ai effectivement entrepris d'inventorier et d'analyser de façon systématique un grand nombre des données « concrètes », de tout ce qui fait la matérialité du paysage, et des interventions humaines dont il est l'objet, dans ces textes. Ces données, on peut et on doit les appréhender, moyennant certaines précautions, c'est-à-dire en gros en gardant à l'esprit qu'on a affaire à un certain filtrage, et de la part d'un certain groupe social, qui correspond à une élite de la fortune, spécifiquement de la fortune foncière, qui regarde les paysages comme des lieux de production, mais avec la distance et les schèmes de perception variés et raffinés de personnes ayant accès à la culture, et parfois à la plus haute culture de leur temps (comme Varron) ; et c'est aussi cela qui les aident à rationaliser leurs exploitations. De façon significative, la *ratio* intervient d'abord dans son acception comptable chez Caton puis, au Ier s., en tant que véritable concept opératoire pour tout ce qui concerne la gestion d'un domaine rural, l'organisation de son espace comme les expérimentations systématiques de procédés nouveaux, etc. Mais ces documents, on le constate même quand on recense de façon volontairement littérale ces données « concrètes », sont généralement très élaborés, et invitent donc à s'intéresser aussi - et en fait de manière indissociable - à la représentation sociale du paysage, et d'abord à travers l'étude du langage des agronomes, de sa

sémantique comme des caractéristiques de composition du discours. Si ces aspects de représentation sociale des paysages ruraux sont donc privilégiés dans la démarche, cela n'exclut pas la prise en compte des *realia*, à partir des résultats des recherches archéologiques qui se sont multipliées et diversifiées, en liaison notamment avec le développement des sciences du paléoenvironnement. À partir aussi d'autres sources textuelles : surtout les gromatiques, que j'ai appelés « sources secondaires » : tout en ne les considérant pas comme des sources agronomiques, ce qu'elles ne sont pas, elles constituent un *corpus* important. Pour établir des comparaisons, terminologiques : je pense à *modus, forma, species* ; pour fournir des données absentes, ou abordées sous un autre angle chez les agronomes sur des thèmes proches, comme celui des modes de délimitation des fonds ruraux. Ce *corpus* témoigne des modalités de mise en forme et de maîtrise des territoires, selon des logiques spécifiques, qui ne sont pas celles des agronomes, mais qui peuvent parfois les recouper. Ce *corpus* fournit aussi des éléments du point de vue, de la vision du monde, des représentations qui structurent la conception romaine de l'espace, qui trouvent place dans le cadre du projet.

Dans cette mesure, celui-ci relève à bien des égards de l'anthropologie historique, puisqu'il examine aussi les composantes idéologiques des représentations du domaine rural, qu'elles soient de nature spatiale, sociale, ou encore religieuse, dans des écrits qui forment globalement un « discours de groupe », qui relèvent en partie d'un ensemble de déterminations sociohistoriques collectives. Je me suis donc intéressée à la façon dont les producteurs de ces textes (en tant qu'ils représentent des couches sociales qu'on peut appeler les « notables » à la suite de Jean ANDREAU), ont tenté d'élaborer et de codifier, mais aussi de faire évoluer pour répondre aux besoins de l'heure, les multiples éléments et pratiques capables d'assurer une relation harmonieuse - et fructueuse - avec la campagne, comme lieu de production agropastorale, comme lieu de résidence, mais aussi comme lieu de sociabilité ou de loisirs, etc. C'est important : il ne s'agit pas de n'importe quelle campagne, d'où le mot que j'ai utilisé - « fonciaire » - pour qualifier ces paysages, par commodité, sans l'investir d'une signification particulière, d'une signification dense comme le terme italien équivalent, qui est synonyme de notre « foncier ». Il s'agit juste d'un qualificatif pour caractériser un type de paysage rural, qui peut revêtir différentes physionomies, mais qui est toujours localisé dans les *fundi* et, éventuellement, les réalités qui lui sont liées (*modus*, espace, système). « Fonciaire » par référence au *fundus*, donc, puisque celui-ci constitue d'emblée, expressément, de façon constante - d'une façon même qui est théorisée par Varron -, le cadre de réflexion des agronomes romains. Avec une exception notable, chez Virgile, où le *fundus* n'est pas une catégorie vraiment opératoire. Cet exemple va me permettre de montrer l'intérêt, je crois, de l'analyse statistique qui forme le centre de la thèse, et qui est productive dans le sens où elle instaure des comparaisons systématiques entre les traités considérés à travers les thèmes qu'ils abordent, qu'elles soient d'ordre quantitatif (fréquences) ou qualitatif, car les éléments de description et d'appréhension du paysage fonciaire sont toujours corrélés, et diversement, entre eux (**Tab. II. 3. 6**, p. 59 des Annexes).

Comme le montre l'analyse, parmi ce que j'ai appelé les modalités - qui renvoient pour beaucoup soit aux éléments de structuration de l'espace ou de sa vision, soit à des modes d'utilisation de l'espace productif du domaine agropastoral - ; parmi ces modalités, *fundus* recueille 10 % des données chez Varron, près de 8 chez Caton (il est dans les deux cas au 4<sup>e</sup> rang sur 16 modalités), alors que *fundus* n'est qu'au 9<sup>e</sup> rang chez Virgile avec 1, 5% de l'intérêt. Ce trait, on peut aussi rapprocher de la discrétion de Virgile sur la *villa* et le jardin, deux objets liés aux valeurs de l'urbanité, et la relative, et sans doute volontaire, imprécision du profil social de l'agriculteur chez cet auteur (qui ne préjuge pas du public ayant accès à cette littérature), qu'il faut associer à la politique octavienne, et très bientôt augustéenne, en faveur des vétérans, et à la propagande qui fait de la vie rurale un idéal pour tous les citoyens qui doivent chercher désormais leur bonheur loin du Forum.

J'ai choisi cet exemple parmi d'autres parce qu'il montre bien l'imbrication entre les éléments de description et d'appréhension du paysage et ce qu'ils doivent au filtrage opéré par l'auteur (et/ou ses commanditaires), pour des raisons qui peuvent être de différente nature, et notamment politique.

## CHRONOLOGIE/CORPUS

Ces représentations du paysage fonciaire sont considérées dans la longue durée relative, c'est-à-dire principalement les 3 siècles qui séparent le *De agricultura* de Caton l'Ancien (160-149) de l'encyclopédie de Pline (77). Quand je dis longue durée, je ne me réfère pas à un rythme lent de transformations qui correspondrait à l'histoire sociale, mais simplement au sens d'une tranche de temps longue et qui dure, avec des rythmes qui peuvent être divers, et c'est le cas de la science agronomique des Romains qui a laissé des traces sur plus de 6 siècles. Plus que des traces puisqu'on a conservé un nombre exceptionnel de documents, dans leur intégralité (même si parfois des passages sont corrompus). Par ex, le traité de Columelle compte 12 livres, dont le dernier consacré à l'intendante est segmenté en 59 chapitres : cela donne une idée de l'ampleur de l'ouvrage. Tous ces documents constituent l'expression intellectuelle et matérielle et témoignent de l'évolution de ce domaine majeur de connaissances et de savoirs opératifs de l'Antiquité, qui se clôt donc avec le traité de Palladius, publié sans doute peu après le milieu du Ve siècle ap. J.-C.

Le cadre chronologique a cependant été « circonscrit » aux IIe s. av r s. ap., mais ce sont des siècles, on le sait, extrêmement denses en événements et en mutations, en particulier en ce qui concerne l'histoire agraire et l'histoire des territoires qui rentrent dans la sphère de contrôle du pouvoir romain et qui correspondent, de façon générale à la période qui a vu la production des œuvres d'agronomie d'expression latine qui ont été conservées (à l'exception de Palladius). Il est clair que l'on est là dépendant des circonstances qui ont permis la mise par écrit, à un moment donné, de ces savoirs et ensuite de celles qui ont déterminé la préservation de certaines œuvres aux dépens d'autres ; mais d'une part, ces écrits-là ont été conservés, du fait des qualités qu'on leur a reconnues en tant qu'ouvrages techniques. D'autre part, d'après ces sources elles-mêmes, d'après les fragments d'autres auteurs (par ex. les fragments des Saserna chez Columelle), et d'après les œuvres connues mais perdues qui vont jusqu'au IIIe siècle (certaines citées dans les *index* de Columelle et Pline, et connues par les *Géoponiques* un recueil paru à Byzance au Xe s.) : ces 3 siècles ont été la période la plus créative de cette littérature. Créative sur le plan des normes, de la science, des concepts, des méthodes, de la terminologie, la plus productive quantitativement, la plus généraliste (ce qui explique qu'elle ait été conservée, à l'inverse de traités plus spécialisés). En outre, le développement est allé croissant et s'accélérait : la somme de Columelle l'atteste, et l'encyclopédie de Pline, qui l'insère dans un inventaire général des savoirs et des richesses de l'empire dans le 3<sup>e</sup> tiers du Ier siècle, quand le bilan est à l'ordre du jour.

Voilà qui justifie (qui détermine) la période considérée, laquelle est également dépendante du hiatus documentaire jusqu'à Palladius. Mais il faut souligner que si cette littérature existe, c'est que leurs auteurs et les commanditaires publics et privés y ont eu intérêt, et cela parce que, à un moment, les formes les plus évoluées de la production agricole se sont concrétisées dans le système de la villa (seul système visé par cette littérature). Si on voit naître ces écrits peu après la fin de la deuxième guerre punique, ce n'est évidemment pas fortuit : ensuite s'accélérent des phénomènes qui accentuent les différenciations sociales dans les campagnes, et qui conduisent sans doute dès la fin du IIe s. av. J. C. à la prépondérance de ce système de la villa en Italie centro-méridionale. (Avec toutes les nuances apportées à ce tableau général, dont je donne des éléments dans la IIIe partie de la thèse).

## AIRE GÉOGRAPHIQUE

En ce qui concerne l'aire géographique considérée, elle dépend des traités d'agriculture eux-mêmes et concernent donc surtout l'Italie, mais pas seulement puisque l'espace référentiel de cette littérature a tendance à se dilater au rythme de l'expansion romaine, avec éventuellement un certain temps de retard. Avec, aussi, forcément, une sélection des lieux évoqués, des zones géographiques où les pratiques décrites ou prescrites trouvent leur origine, en fonction des propres connaissances de l'auteur, ou de ses sources. Columelle, l'agronome d'origine hispanique du Ier après J.-C., va ainsi privilégier, en dehors de l'Italie, des données issues de la Bétique parce qu'il est originaire de cette province, et qu'il y possède encore des intérêts. De façon générale, le cadre est plutôt occidental, sans exclure des données sur la Grèce et l'Orient, l'Afrique, qu'elles soient issues de voyages, ou plutôt des postes occupés, militaires ou civils, par l'auteur : on pense à Columelle qui a été tribun militaire en Cilicie-Syrie, ou aux procuratèles de Plin. Celles-ci viennent aussi du fond considérable de l'agronomie punique et hellénistique (28 livres de Magon traduits sur ordre du Sénat en 146 av ; 50 auteurs grecs au Ier livre des *R. r.*). Mais les producteurs de ces textes sont nés et/ou ont connu de façon significative des régions soit de l'Italie, soit essentiellement de l'Espagne et de la Gaule.

Toutefois, pour les écrits d'époque tardorépublicaine et du début du Principat, l'intérêt se focalise sur les territoires de la Péninsule, qui sont d'ailleurs de plus en plus nombreux et divers, et cette diversité s'exprime sur plusieurs plans. D'abord celui de la production et des techniques agricoles, mais aussi en ce qui concerne différents usages, qui sont donc localisés, qui ont trait à l'organisation et à la structuration de l'espace rural, au marquage du territoire, aux particularités naturelles des terroirs, etc. Donc, à cet égard, la vision du paysage italien dans les écrits de cette période s'étend dans l'espace géographique, en même temps qu'elle s'approfondit (pour ainsi dire) d'un point de vue sociohistorique, qui est donc attentive aux formes d'anthropisation du milieu et à leurs caractéristiques locales. En même temps, du fait de l'unification qui s'accomplit après la guerre sociale, ce paysage est aussi présenté, au-delà des divergences historiques, de la pluralité des conditions juridiques des terres, de la juxtaposition des traditions agraires, etc., comme une unité, et cette unité passe justement par la mise en valeur intégrale de la terre italique par les hommes qui la peuplent, et plus précisément dans le cadre des exploitations rurales menées de façon rationnelle. Cette vision à la fois unitaire et diversifiée (qui connote la richesse des terroirs italiens, l'abondance des ressources naturelles et l'ingéniosité de ses agriculteurs), c'est ce qui ressort des exemples qui viennent illustrer les séquences techniques ou descriptives des agronomes latins, en dehors même des éloges, des *laudes italiae* qui sont caractéristiques de ce *corpus*, de Varron, à Plin l'Ancien, en passant par les *Géorgiques* de Virgile. En somme, la primauté de l'espace italien dans les analyses s'explique par l'importance réelle et symbolique qu'il revêt dans les sources utilisées, d'un point de vue autant historique que géographique.

## ÉTAPES DE L'ANALYSE

À présent, pour faire comprendre comment le projet s'est finalement concrétisé, j'aimerais évoquer les phases principales de cette recherche, sa maturation, qui expliquent en grande partie les étapes de l'analyse.

La problématique de départ m'a été proposée par ma première directrice de thèse, M. Lévêque qui l'avait formulée de la façon suivante : « normativité et paysage régulier chez les agronomes latins » ; une formulation assez proche de l'intitulé final, mais dont la différence rend compte de l'inflexion de la recherche. En réalité le thème initial est contenu dans la thèse – et

celle-ci s'est étoffée par ailleurs. La formulation du sujet a été féconde, parce qu'elle contenait les deux thèmes qui ont servi de fils conducteurs d'un bout à l'autre de la recherche - voire les trois, puisque la notion de régularité, d'abord dans son sens concret, technique, puis à un niveau plus conceptuel, géométrique, tient une place importante dans la réflexion. J'en suis venue ainsi à explorer également son sens social ou moral (voir chap. 1 de la IV<sup>e</sup> partie notamment). L'interrogation a porté notamment sur la volonté délibérée des auteurs de régulariser l'espace agraire, voire de le géométriser, qui se marque dans le lexique, les formes d'argumentation ou le caractère plus ou moins appuyé des injonctions, les instruments et les techniques agricoles utilisées (c'est l'étude qui porte sur la parcelle et son vocabulaire, au chap. 3 de la III<sup>e</sup> partie). Donc, cela, c'était une interrogation de départ.

Cette problématique s'est ensuite modifiée et précisée, d'abord en fonction de l'information fournie par le *corpus* des écrits agronomiques - car en lisant les textes des agronomes latins, j'ai constaté que de nombreux aspects étaient liés de façon directe au paysage et à l'organisation de l'espace. D'autres aspects lui étaient liés de façon plus indirecte, et je les ai donc exclus de l'analyse statistique centrale, comme d'importantes questions touchant à l'économie, aux structures de la production, à la gestion des ressources humaines, enfin aux pratiques rituelles chez Caton. Je les ai examinées de ce fait dans les deux parties suivantes, sous deux angles distincts. Jamais en fait complètement distinct, comme on le voit bien avec le *modus*, dont la signification est la fois technique, économique - et combien idéologique.

En réalité, de cette lecture réitérée des textes agronomiques, et du dépouillement opéré ont dépendu, finalement, toutes les autres. En effet, c'est en mettant au point et en œuvre cette méthode que j'ai pris connaissance de ces textes et de leur contenu, des composantes techniques comme des composantes idéologiques (plus ou moins évidentes) ; mais que j'ai cerné aussi leurs caractéristiques de composition et d'énonciation, les formes de raisonnement, auxquels les auteurs font appel pour soutenir l'édiction des normes agronomiques. Par là, j'ai fait le lien avec la notion de norme, puisque ces mécanismes de production du discours participent, finalement, (et cela a été une étape très importante de ma recherche) à l'effort de formalisation, de codification de la science agronomique romaine, et de ses objets, et ce dès le traité de Caton. A fortiori ensuite, au I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., avec Varron, l'un des grands représentants de la culture gréco-romaine (qui n'implique en l'occurrence aucune servilité vis-à-vis des modèles helléniques). Je dois dire que ma réflexion sur ces aspects a été facilitée par la synthèse de Claudia MOATTI sur la *Raison de Rome* qui permettait de les mettre en perspective, et qui offrait une vue d'ensemble sur de nombreux champs de la connaissance et de l'action (à partir de domaines déjà explorés, comme le droit) et sur ce mouvement général de construction d'un ordre logique capable de subsumer les particularités. C'est dans celui-ci que s'inscrit le progrès du rationalisme dans la pensée agronomique - qui est en grande partie, comme je le rappelle dans la chapitre introductif, une pensée économique, qui a été vue comme telle, en particulier, depuis les analyses de Max WEBER. Ce progrès du rationalisme se répercute dans la science et la pratique agronomiques des Romains, notamment pour penser l'espace, le décrypter et en expliquer les composantes naturelles et humaines, enfin pour optimiser sa mise en valeur.

En ce qui concerne l'analyse de départ, son objet était le dépouillement et le traitement rigoureux et systématique des données relatives au paysage, et la mise en évidence de l'étendue des thèmes relatifs au paysage foncier abordés par les agronomes romains, avec leur poids relatif les uns par rapport aux autres, et dans chacune des œuvres. Ce qui m'a frappé dans une première lecture, ce sont les corrélations établies par les agronomes entre les différents types de données. Ce sont ces relations constantes entre les paramètres de description et d'appréhension des paysages que j'ai tenté de restituer et qui expliquent cette relation entre descripteurs paysagers et leurs modalités. Pour faire vite, les descripteurs correspondent aux facteurs généraux qui, pour

les agronomes, conditionnent la physionomie et la dynamique du paysage rural : tout ce qui relève du Climat, ou de l'Hydrologie, les paramètres de Localisation, mais aussi des informations qui relèvent d'une approche technique ou fonctionnelle de l'espace rural, que j'ai regroupées dans les catégories Morphologie, Dimensions ou Limites. Les « dimensions », par exemple, regroupent des données sur les mesures agraires, mais plus largement les dimensions, relatives ou chiffrées, qui concernent les bâtiments et les infrastructures : la *villa*, les enclos de la *pastio villatica*, les murs de clôtures, etc., tous les éléments construits « de main d'homme », qui dans les représentations des Romains ne peuvent en aucun cas être exclus des paysages des *fundi*.

(Comme on le voit par ex. dans les illustrations de couverture qui représentent le « Pays vert », les trois mosaïques pavementales du *trifolium* d'une villa romaine de Tabarka, en Tunisie, dites de la ferme Godmet, qui date du IV<sup>e</sup> s.)

Ces descripteurs sont affectés par des « modalités » qui précisent leur domaine d'application, voire modifient jusqu'à un certain point leur contenu. En gros, elles renvoient à des éléments de structuration, des modes d'utilisation de l'espace (ex. le *fundus*, les cultures, les lieux d'élevage ou de pâturage, etc.), mais ce peut être aussi des éléments factuels, par ex. des toponymes, qui vont fonctionner comme *exempla*, comme manière de localiser de façon référentielle, et préférentielle, une production, un type de clôture, un mode de plantation, etc. Je ne détaille pas plus, mais il était important, je crois, de signaler que mon travail a commencé de cette manière, par une approche, assez littérale, au début - nécessairement littérale -, pour classer de façon fidèle les informations recueillies. Les textes pris en compte, c'est-à-dire ceux de Caton, de Varron et Virgile, car il fallait limiter l'analyse pour des raisons matérielles de traitement et de place (raisons expliquées dans la thèse : le système de la *villa* évolue, mais pas de façon aussi significative qu'au I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C, ce dont rend compte le traité de Columelle, et il évolue dans un environnement géographique qui reste, dans les textes, principalement italien). Les segments textuels ont été répartis ensuite en fonction de 58 caractères, déterminés par chaque couple descripteur-modalité. Ces caractères sont explicités dans le **Tab. II. 2.** p. 46, et suiv. des Annexes.

Ex., p. 52 : la corrélation Localisation/*fundus*. Une localisation qui doit réunir un nombre assez important de critères, qui viennent caractériser le site du bon domaine et limiter et orienter les choix d'acquisition ou d'implantation.

Avec ce tableau, on voit en tout cas le large éventail des thèmes abordés pour décrire, aménager, gérer et organiser les activités au sein de l'espace foncier - et l'espace lui-même -, outre les corrélations privilégiées par les agronomes romains ; pas toutes, parce ces combinaisons sont presque infinies. Mais on pourrait affiner pour chaque thème, comme je l'ai fait pour les sols. J'ai étendu cette analyse en mettant au point un protocole d'enquête que l'on pourrait appliquer à d'autres objets, pour réaliser un catalogue pédologique à partir des données de Columelle (livres I à IV) et de Pline l'Ancien (Annexes, p. 70 sq.). Il a consisté à présenter sous une forme homogène et synthétique toutes les catégories de sols (les *terrae genera*) : argile, sol gras, léger ou maigre, etc., chacun étant combiné avec une quinzaine de paramètres allant du calendrier agricole, des cultures adaptées, aux façons culturales, aux modèles géographiques éventuels, en passant par le relief ou la végétation naturelle (p. 78 et suiv. des Annexes). Ce catalogue raisonné reste, au fond, assez paraphrastique : en fait, il est volontairement, les données brutes pouvant offrir un matériau utile aux chercheurs qui travaillent sur le terrain.

Cela a été prouvé dans au moins une étude, où les classes de sols décrites par Pline, et ses appréciations agrologiques ont été croisées, via une traduction dans la taxonomie actuelle des sols, avec des données épigraphiques du cadastre d'Orange relatives aux tarifs de location des

terres publiques. Ces données ont été complétées par des enquêtes géoarchéologiques, notamment, pour comprendre dans quelle mesure les potentialités agrologiques des sols interviennent pour déterminer cette tarification, et ses variations. (voir J.F. Berger, F. Favory, Th. Odier, M. P. Zannier, « Pédologie et agrologie antique dans le Tricastin central (Drôme, Vaucluse) d'après les textes agronomiques et épigraphiques latins et les données géoarchéologiques », *La dynamique des paysages protohistoriques, antiques, médiévaux et modernes, XVII<sup>e</sup> Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, Sophia-Antipolis*, p. 127-154).

Je pense qu'il y a un apport important de mon travail, qui peut être très productif pour les chercheurs qui désirent s'en emparer.

Mais, en même temps, ce que révèle la manière dont les auteurs évaluent les aptitudes agrologiques de ces sols, ce sont leurs propres représentations du monde : par ex., le rôle qu'y joue la théorie des 4 éléments ; les modes de classification qu'ils ont hérités de la science grecque, d'Aristote pour être précis, et qu'ils ont mêlés à leurs propres savoirs empiriques ou savants sur les qualités de tel ou tel sol. Enfin, et surtout, selon leurs propres logiques productives et économiques des grands propriétaires (un petit paysan va préférer un sol léger). Ces logiques sont sujettes à mutations en fonction des évolutions économiques, sociales ou démographiques. Rappelons le cas des terres rouges qui au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., sont jugées de bonne qualité pour la vigne ; ce n'est plus trop le cas chez Columelle, tandis que Palladius les rejette complètement, et ce pour des raisons liées aux disponibilités et au coût de la main-d'œuvre, puisque ce sont des terres fortes qui exigent beaucoup de dépenses de travail.

Tout cela pour dire que les pratiques concrètes sont conditionnées en même temps qu'elles ont un impact sur les représentations, ce qui explique le cœur de la démarche qui consiste justement à essayer de tenir ces deux fils de bot en bout.

La notion de paysage a été étendue en quelque sorte horizontalement et verticalement en envisageant aussi les présupposés qui en informent la description.

## ASPECTS INNOVANTS /RÉSULTATS OBTENUS

J'ai signalé les étapes et articulations de mon travail en signalant au passage deux aspects innovants :

- l'un par la méthode de dépouillement et d'analyse qui offre des données neuves sur la vision des paysages et de l'espace chez les agronomes latins, étant devenues en tout cas davantage visibles par cette présentation systématique et cohérente. L'analyse portant sur la fréquence des thèmes relatifs aux paysages fait apparaître les critères majeurs d'appréciation de l'environnement qui retiennent l'attention des experts agronomiques, et la façon dont ils les mettent en relation, dans la perspective d'un aménagement et d'une exploitation, raisonnés et rentables, de l'espace rural.

- Une recherche qui restait à faire : y contribue la partie sur le rôle de la norme dans ces textes, et sur la standardisation des normes agronomiques de Caton à Columelle, en liaison avec l'évolution de la pensée intellectuelle et la mise au point de concepts organisateurs dans ces œuvres. Elles soulignent le rôle d'un savant autorisé comme Varron, qui est le promoteur de la raison agissante dans ce domaine. Je crois ainsi avoir répondu en partie aux vœux de Pierre GROS (dans son compte-rendu du livre de Claudia MOATTI, *la Raison de Rome*, in *Revue Hist.* 1998, 2, p. 447) en montrant son effectivité dans l'organisation et l'orientation des *res rusticae*,

aussi bien sur le plan du discours, des descriptions de paysage et d'invention de mots et formules techniques dans le champ de l'agronomie, que des pratiques de contrôle et de gestion du domaine agropastoral.

- Je crois avoir apporté des éléments importants concernant la terminologie technique des agronomes, notamment en précisant les sens de *forma* et de *modus* (pour ce dernier l'évolution que l'on observe de Caton à Columelle en passant par Varron). Pour la *forma*, la réflexion de Varron qui donne naissance au concept s'inscrit dans la question de l'emplacement du domaine, qui intervient très tôt dans l'exposé : il n'est pas dissociable, dans son cas, de la formalisation des éléments de caractère spatial, qu'ils soient quantitatifs ou qualitatifs, qui définissent le *fundus* et, selon la variété de ces caractères, qui définissent chaque *fundus*, dans sa singularité. Ce sont des éléments qui ont conduit à voir dans *forma* (au chap. 3 de la Ière Partie) un mot technique pour dire « paysage » - avec certaines restrictions -, en particulier parce qu'elle signifie bien cette apparence qui est l'expression et le produit partiels d'une substance (*forma naturalis*). Là où Caton enjoignait d'examiner les lieux sur la base de l'évidence (son style est impératif mais elliptique, comme s'il partageait les connaissances avec ses lecteurs et qu'il n'y avait pas matière à épiloguer), Varron, quant à lui, donne une grille de lecture capable de s'appliquer à une grande variété de paysages, même si on peut penser que sa description doit beaucoup aux caractères généraux du paysage italien, qui est un paysage fréquemment étagé. Sa partie sur la *cognitio fundi* réussit le tour de force d'être à la fois description et explication du paysage rural - pas de tout le paysage puisqu'il sélectionne les situations favorables aux activités productives préférentielles des exploitations produisant pour le marché.